

SÉMINAIRE
« Grandes et petites mythologies »

SÉANCE DU JEUDI 8 Novembre 2018

Griséolidis ou le mythe de la femme parfaite

par Marie-Dominique Leclerc (Maître de Conférence, URCA/Troyes)



La tradition, en particulier médiévale, situe volontiers le personnage de Grisélidis entre deux figures relevant de la Grande Mythologie d'un côté, de la Bible de l'autre : Lucrèce, la femme violente qui s'est donné la mort, et Susanne, abusée par trois vieillards et qui a échappé de justesse au bûcher grâce à la ruse du jeune Daniel. L'histoire de Grisélidis prend ainsi place dans une série de portraits de femmes exemplaires, entre innocence et sacrifice. Maternité et amour conjugal, au lieu de s'imbriquer, sont ici renvoyés dos à dos, occasionnant un impossible dilemme que la Mythologie s'est toujours plu à mettre en scène.

RÉSUMÉ (K.U.)

Cette « Passion au féminin », à partir de la première version écrite attestée (Boccace, 1353), est relayée par les poètes pendant des siècles. Au carrefour des traditions savantes et populaires, l'histoire de Grisélidis épouse le canevas de la bergère et du prince. Mais l'aventure vire au cauchemar : le seigneur de Saluces, qui était allé chercher la jeune fille pauvre et pure chez son père au mépris de toutes les conventions sociales (mésalliance), la renvoie à l'issue d'épreuves d'une insigne cruauté ; il lui enlève les enfants au fur et à mesure qu'ils lui naissent et finalement fait semblant de la répudier pour épouser une autre femme, plus jeune et mieux née. Grisélidis subit tous ces affronts sans murmure. Enfin, le projet de remariage s'étant révélé être une simple – et dernière – épreuve, Grisélidis est finalement réintégrée dans son statut d'épouse et de femme exemplaire. Elle va devenir un modèle de vertu pendant plusieurs siècles. Obéissance absolue, innocence, pudeur et modestie sont les qualités le plus souvent mises en avant. Les détails vestimentaires, étayant ces significances, sont soulignés aussi bien par les écrivains que l'iconographie : on passe de la jeune fille, vêtue d'habits rudimentaires dans la maison de son père, à la femme aux atours nobiliaires, puis, au moment de la répudiation, à la quasi nudité.

Après Boccace, le premier à avoir relayé les traditions orales concernant le personnage en intégrant l'histoire dans son *Décameron* (dernière nouvelle), *Griséolidis* est repris par Pétrarque qui la moralise. Et c'est cette interprétation qui sert de base non seulement au *Mesnager de Paris*, en moyen français à la fin du XIV^e siècle – Grisélidis y figure entre la romaine Lucrèce et la biblique Susanne –, mais également, peu de temps après, à des

prédicateurs latins : l'histoire de Grisélidis est devenue un *exemplum* que les XVI^e et XVII^e siècles exploitent diversement mais en insistant toujours sur la vertu d'obéissance, la force morale et les qualités d'esprit de l'héroïne : le grand nombre de manuscrits et d'incunables nous ayant transmis les versions françaises de l'histoire attestent son grand et durable succès, dû certainement en grande partie à la dimension mythique qui lui est inhérente. Des amalgames originaux sont pratiqués notamment avec Jeanne d'Arc, tandis que la tradition, essentiellement bourgeoise à l'origine, va investir progressivement la sphère du peuple : les éditions bleues jouent certainement un rôle important dans cette évolution. Grisélidis, relevant à la fois de la mythologie romaine et chrétienne, va prendre place parmi les « femmes illustres ».

L'histoire reprend une teinture plus littéraire avec Perrault qui, à partir d'un livre de colportage sans doute, en propose une version quelque peu édulcorée, rationalisée ; l'accent se trouve déplacé vers la piété religieuse. Mais le théâtre, qui s'est emparé du sujet depuis le milieu du XVI^e siècle, contribue également à la pérennité de la tradition : au début du XVIII^e siècle, les représentations prennent même le pas sur la forme de la nouvelle. De nombreuses ruptures s'observent ici, même si le sujet de la mise à l'épreuve reste central : Grisélidis devient tragi-comédie, devient mélodrame, devient opéra. Au XIX^e siècle, un grand nombre de réécritures du conte voient le jour ; une dimension empathique les distingue, tandis que des voix s'élèvent (comme celle de Mirabeau qui refuse d'intégrer l'histoire dans sa traduction de Boccace) pour en dénoncer non seulement la cruauté mais aussi le manque de crédibilité. Mais la Bibliothèque bleue continue à l'écouler, jouant une nouvelle fois son rôle fondamental de relai lorsque les goûts et les modes « tournent ».

Ainsi donc, cette histoire a passionné toute l'Europe ; elle a connu de nombreuses variations selon les époques et la sensibilité particulière d'un pays. Elle est représentée dans tous les arts ; une iconographie particulièrement riche – qui a largement ponctué ce bel exposé d'archéologie littéraire et mythologique – reste le témoin indélébile de ce que des générations entières se sont sinon reconnues dans le personnage, du moins dans les affreuses beautés de ses souffrances et de ses victoires.

Marie-Dominique LECLERC était Maître de Conférences à l'Université de Reims Champagne-Ardenne. Docteur en Histoire et Civilisations de l'EHESS à Paris, elle a publié de nombreuses études sur la Bibliothèque bleue, les filiations textuelles de romans issus de la littérature médiévale, et sur l'imagerie populaire. Elle s'intéresse plus généralement à la culture populaire dans toutes ses formes d'expression (livrets, images, marionnettes, théâtre rural, lanterne magique, enseignes...). En outre, elle est directrice de la revue d'histoire régionale *La Vie en Champagne* et présidente de l'association *Les Amis de la Médiathèque de Troyes Champagne Métropole*.